
La question de l'Être en Égypte ancienne

Jean Winand

Le questionnement philosophique est inséparable des mots pour le dire. C'est là un vieux constat, probablement aussi ancien que la philosophie elle-même. N'entend-on pas dire quelquefois que l'homme serait pensé par sa langue ? Nous n'entrerons évidemment pas dans cette polémique — car c'en est une, et aux multiples ramifications —, pas plus que dans le débat de ceux qui cherchent à évaluer dans quelle mesure les capacités langagières limiteraient, voire conditionneraient, le raisonnement philosophique¹.

La question de l'Être n'a pas cessé de tarauder la pensée occidentale depuis que Parménide la posa un jour de la manière radicale que l'on sait². En hommage à notre jubilaire et en témoignage d'affection, je lui dédie cette petite étude sur la manière dont l'Égypte ancienne a envisagé ce qui ne s'appelait pas encore l'ontologie, mais constituait, plus simplement, les origines de l'état du monde tel qu'elle le percevait.

Une manière, à mon sens féconde, d'aborder le problème de l'ontologie est de partir d'une réflexion linguistique. C'est que la question de l'Être est passablement embrouillée en raison même des mots qui servent à l'exprimer. Rien de plus polysémique, en effet, que le verbe « être », tant dans ses manifestations proprement sémantiques, que dans ses réalisations grammaticales. Toutes les langues n'ont pas de mot correspondant au verbe « être » du français — loin s'en faut. Comme souvent en linguistique, la question ne peut se résoudre de manière discrète : les langues se laissent plutôt ranger le long d'un continuum dont l'un des pôles est occupé par les langues à verbe « être » obligatoire et l'autre pôle par les langues où un verbe de ce type fait défaut. Entre ces deux extrêmes, s'étalent les

¹ Sans remonter au-delà du XX^e s., il suffira de rappeler ici l'hypothèse de Sapir-Whorf, bien connue des linguistes et des anthropologues (voir, par exemple, Cl. Hagège 1986 : 184-186). Le débat se déplace parfois sur un terrain très mouvant. Très récemment, les réflexions de certains neurolinguistes (relayées par une certaine classe politique) sur les capacités différenciées des Wallons et des Flamands en matière de dynamisme et de faculté d'abstraction, réflexions étayées par des considérations soi-disant linguistiques, en sont une illustration locale très saisissante (voir le commentaire de J.-M. Klinkenberg dans *La Libre Belgique* du 18 janvier 2007 aux thèses de Henny Bijleveld, neurolinguiste à l'ULB).

² « Ou bien il y a l'Être et le Non-Être n'est pas / Piste de Persuasion, compagne de la Vérité ; / Ou bien l'Être n'est pas et il faut que le Non-Être soit » (28 B 2, 3-5, trad. P. Somville 1976 : 47).

langues où le verbe « être » est tantôt absent, tantôt présent, selon des modalités variables³.

Si l'on considère le français, une langue très proche du pôle à verbe « être » obligatoire, il est possible de dresser une taxinomie comme celle reprise dans le tableau ci-dessous :

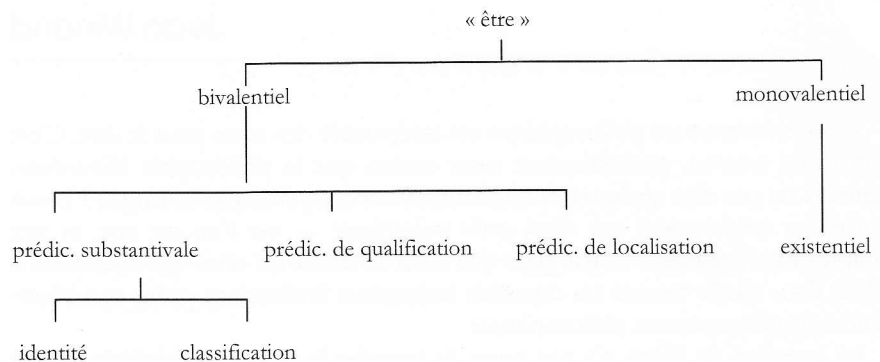


Fig. 1. Taxinomie du verbe « être »

Une telle classification repose d'abord sur une donnée syntaxique de base, le nombre d'arguments : d'une part, les constructions bivalentes, d'autre part, les constructions monovalentes⁴. Ces dernières sont les plus simples : elles servent à exprimer l'existentiel, c'est-à-dire à poser l'existence d'une entité. On distingue parfois deux types d'existentiel : un absolu et un relatif. Dans la seconde variante, l'existence serait conditionnée, contingente. C'est ce qui correspond en français à des tournures du type « il y a de l'eau » ; l'emploi de l'adverbe « y » montre assez que la présence de l'eau ne peut être validée qu'en fonction d'une localisation (et donc probablement d'une temporalité). Cette variante de l'existentiel ne me paraît pas fondée. Elle ne constitue en fait rien d'autre qu'une variante de la prédication de localisation. Typologiquement, les langues adoptent le plus souvent dans ce cas une tournure locative :

1 : *filb* *maya*
 dans-lui eau
 « il y a de l'eau » (arabe égyptien)

Les constructions bivalentielles sont les plus courantes ; on peut les subdiviser en fonction de la nature du prédicat. Les propositions à prédicat substantival couvrent deux types d'opérations logiques : les opérations d'identification et les opérations de classification. Les premières sont réversibles ($A = B$, donc $B = A$),

³ Bonne mise en perspective générale dans Creissels (2006 : ch. 20).

⁴ La division entre prédication complète ou incomplète telle que pratiquée par les philosophes (e.g. Brown 1994 : 213-216) va dans le bon sens, mais pêche par sa simplicité et son manque de considération pour une perspective typologique large, dépassant le cadre des quelques langues indo-européennes généralement utilisées.

mais pas les secondes (X est un homme, c'est un homme). La prédication adjectivale attribue une qualité au sujet (« X est grand »). La prédication adverbiale exprime essentiellement une localisation (« X est ici / en Égypte »)⁵.

Comme on l'a rappelé, le français appartient au groupe des langues à verbe « être » contraignant ; cette situation est loin d'être majoritaire quand on considère le fonctionnement des langues d'une manière large. Dans le domaine des langues indo-européennes, plusieurs langues ont adopté des stratégies diverses pour marquer des spécificités d'ordre temporel⁶. Ainsi l'espagnol distingue deux verbes « être » (*estar* vs. *ser*) selon que la prédication est envisagée de manière stable ou contingente (ex. 2)⁷. L'allemand et le néerlandais recourent volontiers à des verbes de position (*stehen, liegen, hängen* vs. *staan, liggen, hangen*) en lieu et place du verbe « être » (*sein, zijn*). En dehors d'une préoccupation première consistant à préciser la position du sujet, l'emploi de ces auxiliaires marque aussi la prédication comme non essentielle⁸. En russe, l'attribut se mettra au nominatif ou à l'instrumental, suivant que la prédication est envisagée comme stable ou contingente (ex. 3).

- 2 a : *Juan es enfermo* « Jean est malade » (s.-e. c'est un invalide)
 b : *Juan esta enfermo* « Jean est malade » (Desclés 1989 : 192)

- 3 a : *on nactojatchii* (nom.)
 b : *u menia mat' sdes' utchitel'nitsei* (instr.)
 a : « c'est un soldat véritable »
 b : « ma mère est professeur ici » (Winand 2006a : ex. 69)

Comme on le sait, plusieurs langues font parfois l'économie du verbe « être ». Son absence se limite généralement à la 3^e pers. et à la sphère du présent. Mais, pour peu qu'il faille préciser la visée temporelle ou modale de l'énoncé, le verbe « être », appelé parfois verbe-copule, est réintroduit⁹. Voici deux exemples assez typiques, l'un en grec, l'autre en latin (Kühner et Gerth 1898 : 40, Kühner et Stegmann 1912-1914 : 10)

⁵ Cf. Winand 2006a : ch. 3, et 2006b.

⁶ L'opposition \pm contingent peut aussi être codée dans le système grammatical : pour les propositions d'état, la forme progressive en anglais marque un état contingent par opposition à la forme simple (Winand 2006a : 287).

⁷ De manière générale, sur l'emploi de *ser* et *estar*, voir Alcina Franch & Blecua (1975 : § 7.4.4.1) : « *El verbo ser marca la existencia absoluta sin fronteras temporales, mientras estar expresa una manera de ser relativa dentro de las coordenadas de tiempo y espacio.* »

⁸ Situation similaire en russe, où le verbe *est'* « être » est généralement omis à la 3^e pers. du présent. Pour les états contingents, le russe utilise volontiers les auxiliaires *stojat'* « se tenir debout », *lebat'* « être couché », *sidet'* « être assis » (Winand 2006a : 97).

⁹ Ces intermittences de la copule ont donné lieu à des discussions, pas toujours fertiles, entre linguistes pour savoir dans quelle mesure il fallait ou non postuler l'existence d'un verbe en structure profonde. Sur les implications philosophiques du verbe « être » dans la pensée grecque, voir Brown (1994).

- 4 : κοινὸν γὰρ ἡ τύχη καὶ τὸ μέλλον ἀόρατον
 « car le hasard est commun (pour tous), et l'avenir est
 indiscernable » (Isocrate, *Ad Dem.*, 29,2-3)
- 5 : *omnia praeclara rara*
 « tout ce qui est remarquable est rare » (Cicéron, *Lael.*, 79)

Il ne faut pas se cacher ce que ces phrases ont d'exceptionnel dans les langues classiques. On ne les rencontre guère en dehors des aphorismes et d'expressions dans lesquelles la concision des moyens reflète le tranchant de la pensée. En égyptien ancien, les phrases non verbales n'ont rien d'exceptionnel. Elles sont la règle pour les opérations de classification et d'identification (prédication substantivale), de qualification et de localisation (Winand 2006a : ch. 3 ; Winand 2006b). À l'inverse des langues classiques, où l'absence du verbe « être » peut être ramenée à un phénomène d'ellipse, la non-présence d'un opérateur verbal en égyptien ne peut être expliquée par une règle *ad hoc* d'effacement (*deletion rule*) :

- 6
- | | | | | |
|-----|--------------|----------------------|-------------|----------------|
| a : | <i>rmṯ</i> | <i>pw</i> | | |
| | homme | démonstratif | | classification |
| b : | <i>ink</i> | <i>r^c</i> | | |
| | pr.indép.1sg | Rè | | identification |
| c : | <i>nfr</i> | <i>ṯw</i> | | |
| | bon | pr.dép.2msg | | qualification |
| d : | <i>rm.w</i> | <i>m</i> | <i>itrw</i> | |
| | poisson.pl | dans | fleuve | localisation |
- a : « c'est un homme »
 b : « je suis Rè »
 c : « tu es bon »
 d : « des poissons sont dans le fleuve »



Niveau grammatical		Nature de la relation	Type de relation
prédication non verbale	substantivale	identification/classification	endocentrique
	adjectivale	qualification	
	adverbiale	spatialisation	
prédication verbale		activité intransitive	exocentrique
		activité transitive	

Fig. 2. Les relations prédicatives en égyptien

D'une manière très générale, les types de prédication en égyptien se laissent résumer dans le tableau ci-dessus : la relation endocentrique prend le sujet comme point de référence unique tandis que la relation exocentrique part du sujet vers une autre entité (cf. Pottier 1995). Comme on peut le voir, il y a un continuum depuis la prédication d'identification jusqu'à la prédication transitive, qui constitue le pôle prototypique d'un procès d'un point de vue cognitif.

Pour temporaliser les prédications non verbales, l'égyptien recourt à des constructions complémentaires. Pour la prédication substantivale, c'est la prédication de localisation qui est mobilisée ; pour la prédication adjectivale, l'égyptien se tourne vers des constructions verbales faisant intervenir les verbes dits de qualité. Dans la première paire d'exemples ci-dessous, il y a une opposition nette entre la classification d'un individu dans la catégorie des hommes et la prédication locative, mais aussi circonstancielle, qui place le sujet dans la position de vizir. Dans la seconde paire, la beauté est d'abord envisagée comme une qualité permanente, non acquise, voire nécessaire et atemporelle du sujet, puis comme une qualité acquise, et donc potentiellement contingente :

- 7 a : *rmj pw* opération de classification
 b : *iw.fm t3ty* opération de localisation
 a : « c'est un homme »
 b : « il est vizir » (litt. « il est dans la position de vizir »)
- 8 a : *nfr sj* opération de qualification
 b : *iw.s nfr.tj* prédication verbale
 a : « elle est belle (par nature) »
 b : « elle devenue belle »

Parmi les quelques verbes égyptiens qui peuvent, en contexte, se traduire par « être » en français, deux doivent retenir plus particulièrement l'attention¹⁰ : il s'agit de *hpr* et *wnn*, deux verbes que l'on a souvent pris l'habitude de considérer comme une paire (cf. *infra*, p. 178). Le premier *hpr* () signifie « se transformer », de là « devenir, apparaître ». Le second *wnn* () est rendu avec une belle constance dans les dictionnaires par « être, exister ».

Du point de vue de l'actionnalité, *hpr* est un verbe d'accomplissement gradable à télicité explicite (Winand 2006a : 119-120). Cela signifie que le procès conduit le sujet à se transformer graduellement jusqu'au moment où une nouvelle situation, différente de la situation initiale, s'installe. On peut représenter graphiquement le procès ainsi : <~~~~~+>— . Quand le verbe est conjugué au perfectif résultatif, une forme que les égyptologues appellent le parfait ancien, le moment de référence sélectionne la post-phase du procès, toujours perçue comme durative et statique : <~~~~~+>[—] (Winand 2006a : 226-228). Dans cet emploi, la traduction française recourt facilement au verbe « être ».

¹⁰ Il faut mentionner ici les trois verbes de posture *h^c* « se mettre debout », *hmsi* « s'asseoir » et *sdr* « se coucher ». Conjugués à la forme d'état, ils expriment la situation dans laquelle se trouve le sujet en précisant la modalité de posture, un peu à la manière de l'allemand et du néerlandais (cf. *supra*, p. 173). On citera encore le verbe *iri* « faire », que l'on ne s'attend pas à retrouver ici, puisqu'il s'agit d'un verbe d'accomplissement (Winand 2006a : 119-120). Employé dans une construction dynamique avec un objet exprimant une profession, il se rend en français par le verbe « être ». Mais il s'agit, bien plus encore que pour les trois premiers verbes, d'une simplification abusive. L'égyptien possède trois manières différentes de rendre une proposition comme « je suis scribe », suivant qu'il l'envisage comme une opération de classification (*ink sš*), de localisation (*iw.i m sš*) ou comme une activité (*iw.i ir.i sš*).

Toutefois, il faut bien mesurer que la situation envisagée par le moment de référence est toujours le résultat d'un processus.

Les principaux usages de *wnn* le désignent d'abord comme un auxiliaire temporel ou modal. À côté de ces emplois, bien recensés, il faut encore relever sa présence dans la construction appelée « existentielle » par les grammairiens. Dans sa forme la plus simple, elle se compose du verbe *wnn* suivi d'un syntagme nominal indéfini :

9: *wn* \emptyset -*hnk.t*
wn bière
 « il y a de la bière »

10: *in-iw wn* \emptyset -*rm.w*
 interr. *wn* poissons
 « y a-t-il des poissons ? » (*Deir el Gebrawi*, II, pl. 4)

Très souvent, la construction « existentielle » a une extension adverbiale¹¹ :

11: *is wn ph.tj n(j) ntr im=f*
 partic. *wn* force de dieu dans=lui
 « car une force divine était en lui » (*LES* 10,1-2)

Une première conclusion qui s'impose est que les constructions où apparaît le verbe *wnn* ne posent en rien l'existence de quelque chose. Le rôle de *wnn* est plutôt de fonctionner comme un actualisateur de la présence d'une entité dans le temps et l'espace. Dans les tournures négatives, il n'est pas rare qu'il faille traduire par « ne ... plus », ce qui montre bien que la présence est ressentie comme délimitée dans le temps :

12: *sšm s(j) iw nn wn rdj n=s*
 nég. *wn* donner(partic.) à=elle
 « qui l'a aidée quand il n'y avait personne qui lui donnait » (el Bersheh II, pl. 23)

13: (ses ennemis sont tombés) *nn wn=sn*
 nég. *wn*=eux
 « ils n'existent plus » (*LdM*, 137 A 6 Naville)

C'est aussi ce que révèlent, de manière très instructive, les emplois de *wnn* au perfectif résultatif. Du point de vue de l'actionnalité, *wnn* est un verbe d'état, ce qui peut se rendre graphiquement de la manière suivante : <—>. Le parfait ancien ne peut donc isoler une situation résultante, mais se borne à constater la présence de la situation <[-]> (Winand 2006a : 228-229). Quelques exemples suffiront à le montrer :

14: « à qui parlerai-je aujourd'hui ? il n'y a personne qui soit content »
pf3 šm hn^c=f nn sw wn
 démonstr. marcher avec=lui nég. il *wnn*(pft ancien)

¹¹ C'est la manière normale d'exprimer la possession en égyptien quand l'entité possédée est indéfinie. Comme dans beaucoup de langues, l'égyptien ne connaît pas de verbe « avoir » ; la possession est rendue par une tournure locative « X est chez/dans/à/pour Y ».

« celui qui marchait avec lui, il n'est plus là » (*Désabusé* 125-128)


15 : *sk sw wnw*
 partic. il *wnn*(pft ancien)
 « alors qu'il était là » (Pyr. 291a-b)

16 : *i ḥ.w ntj.w wnj*
 partic. vivants pr. relatif *wnn*(pft ancien)
 « ô (vous) les vivants qui êtes présents » (CGC 20003, a,1)

L'opposition entre une situation dont on se borne à constater la présence (*wnn*) et une situation envisagée comme l'aboutissement d'un processus (*hpr*) est bien visible dans l'exemple suivant, où sont opposés deux états d'une route, avant et après réfection :

17 : *t3 w3.t št3(.t) wn m ib=n hpr.t(i) m*
w3.t nfr.t
 art. route difficile *wnn*(partic.) dans cœur=nous *hpr*(pft anc.)
 dans route parfaite
 « la route difficile qui était dans nos cœurs est maintenant une route parfaite » (KRI I, 65,9)

On a beau scruter les textes, on doit bien constater l'impossibilité de trouver un passage où l'égyptien poserait l'existence de quelque chose en dehors de toute temporalisation. Cette constatation nous amène à interroger les conceptions cosmogoniques de l'ancienne Égypte. Les textes ont préservé plusieurs récits de la création du monde, encore le terme « création » est-il abusif comme on va le constater dans un moment. Le monde sensible est l'œuvre d'un démiurge, appelé Atoum dans la théologie héliopolitaine, assurément la plus répandue, et sans doute la plus ancienne (Allen 1988, Bickel 1994). Le démiurge n'opère pas *ex nihilo* ; il ne crée pas au sens premier (Buchberger 1993 : 213). Avant de faire acte créateur, il baignait lui-même, inerte, dans une matière liquide, le Noun. L'acte créateur, celui qui a été posé lors de la Première Fois (*zp tpy*) a d'abord consisté pour le démiurge à prendre conscience de lui-même, puis non pas à créer, mais à organiser la matière liquide. La « création » ne fera pas usage de toute la matière primordiale, laquelle est repoussée aux frontières du monde organisé. Le flot primordial restera ambigu aux yeux des théologiens. C'est une force chaotique, qui menace le monde organisé ; les catastrophes naturelles, mais aussi politiques, seront interprétées comme autant de signes d'une résurgence du Noun. En y mettant fin, Pharaon refait symboliquement l'acte créateur de la Première Fois. Mais le flot des origines est aussi l'élément premier, source de la création ; comme tel, il possède une force régénératrice dont profite le soleil lors de sa course nocturne. C'est aussi du Noun que provient la crue fertilisatrice du Nil. La fin des temps, dont les Égyptiens ne nous ont que très peu entretenus, verra le monde se dissoudre et retourner à l'élément liquide primordial.

Le verbe qui revient inlassablement dans les textes des cosmogonies est  *hpr*. Conjugué à une forme dynamique, il signifie « se transformer, se développer, se manifester », et, à une forme d'état résultatif, « avoir fait une transformation ». La « création », mais aussi la vie du monde une fois créé, n'est que le

résultat, puis la succession de transformations. Le papyrus Bremner-Rhind en offre un exemple saisissant :

18 : « livre pour connaître les développements de Rê et l'abattement d'Apopis. Paroles prononcées par le Maître-du-Tout.

ḏd.f m-ḥt ḥpr.f
ink pw ḥpr m ḥpri
ḥpr.n.i ḥpr ḥpr.w
ḥpr ḥpr.w nb m-ḥt ḥpr.i
ḥḥ ḥpr.w.i m pr m r(3).i
n{n} ḥpr p.t, n{n} ḥpr t3
n{n} km3 s3tw ḏd.f.t m bw pwy
ts.n.i im.sn m nwn m nni
 [...]

snty.n.i m ib.i ds.i
ḥpr ḥḥ ḥpr.w nw ḥpr.w m ḥpr.w nw ms.w m ḥpr.w n msw.sn
 « il dit après s'être développé : c'est moi, celui qui s'est développé en tant que développeur. C'est pour que se développe ce qui s'est développé que je me suis développé. Tout développement s'est développé après que je me sois développé. Mes développements sont multiples comme émanation de ma bouche, alors que le ciel ne s'était pas développé, alors que la terre ne s'était pas développée. Le sol et les reptiles n'avaient pas été créés à cet endroit. C'est hors du Noun, hors de l'inertie que je me suis organisé en eux. [...] J'ai établi les fondations dans mon propre cœur et les développements des développements se sont développés de manière multiple en tant que développements des enfants et que développements de leurs enfants » (P. Bremner-Rhind, 26,21-24)¹²

De la matière primordiale, qui fait un peu figure de la soupe cosmique dans les théories de la physique contemporaine, les Égyptiens ne disent rien. Elle pré-existe au monde et elle lui survivra. Pour les Égyptiens, elle est inerte, statique et inorganisée.



Fig. 3. Sarcophage CGC 6271 (21^e dyn.)

On a parfois tenté d'expliquer les emplois de *wnn* et *ḥpr* suivant l'opposition classique entre *ergon* vs. *energeia* (Loprieno 1981 et 1988 : 76, n. 16), ou suivant l'opposition *stasis* vs. *change* (Allen 1988 : 25). En réalité, il faut bannir toute idée d'un raisonnement qui tendrait à supposer chez les Égyptiens une réflexion sur

¹² Cf. Allen (1988 : 28).

l'ontologie. Le verbe *wmn* sert à exprimer, non pas ce qui est, de manière absolue, autrement dit l'Être, mais ce dont on constate la présence, et donc fatalement l'existence, dans un espace et un moment déterminés. Cette conception a été admirablement synthétisée dans une représentation figurant sur un cercueil datant de la 21^e dyn. (fig. 3).

On peut y voir le signe qui sert à écrire le mot *wmn*, posé sur un pavois divin. Le tout est entouré du serpent ourobores, qui délimite le monde organisé. Le domaine de *wmn*, de l'existant, est donc bien le monde tel qu'il a été organisé par le démiurge lors de la Première Foie.

Les spéculations des Égyptiens sont aux antipodes des théories de Parménide pour qui la transformation est synonyme de non-être (fr. 8, 19-21). Comme le dira plus tard Aristote (*Soph. Elench.* V. 167a1-2), οὐ γὰρ τὰ αὐτὸ τὸ εἶναι τέ τι καὶ εἶναι ἄπλῶς « ce n'est pas la même chose d'être quelque chose et d'être tout simplement » (Brown 1994 : 219). On a beaucoup glosé sur les possibles influences des sages égyptiens sur les théories des penseurs grecs, et plus particulièrement des Présocratiques. Selon la tradition plusieurs d'entre eux auraient effectué un voyage sur les rives du Nil. La réalité est plus difficile à cerner. Le pèlerinage égyptien reste douteux dans la plupart des cas. La critique incline aujourd'hui à l'accepter pour Pythagore, et sans doute pour Platon. S'il faut trouver un écho au système cosmogonique héliopolitain, c'est peut-être chez Anaximandre qu'il faut le chercher. Selon ce dernier, c'est dans l'*Apeiron*, le néant inorganisé, que sont contenues toutes choses en puissance, et c'est dans l'*Apeiron* qu'elles sont appelées à se dissoudre (Algra 1999 : 56). La création s'opère par discrimination et formation de couples opposés, ce qui n'est pas sans rappeler la doctrine égyptienne selon laquelle Atoum tira de lui-même le premier couple divin (Chou et Tefnout), lequel donna à son tour naissance à un deuxième couple (Geb et Nout), qui engendra Seth, Isis, Nephthys et Osiris, formant ainsi l'Ennéade héliopolitaine.

BIBLIOGRAPHIE

- J. ALCINA FRANCH et J.M. BLECUA (1975), *Gramática española*, Barcelone.
- K. ALGRA (1999), The Beginnings of Cosmology, dans A. Long (éd.), *Early Greek Philosophy*, Cambridge, p. 45-65.
- J. ALLEN (1988), *Genesis in Egypt. The Philosophy of Ancient Egyptian Creation Accounts*, New Haven (= *Yale Egyptological Studies*, 2).
- S. BICKEL (1994), *La Cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire*, Fribourg Suisse (= *Orbis Biblicus et Orientalis*, 134).
- L. BROWN (1994), The Verb 'to be' in Greek Philosophy : Some Remarks, dans St. Everson (éd.), *Language*, Cambridge (= *Companion to Ancient Thought*, 3), p. 212-236.
- H. BUCHBERGER (1993), *Transformation und Transformat. Sargtextstudien I*, Wiesbaden, (= *Ägyptologische Abhandlungen*, 52).
- D. CREISSELS (2006), *Syntaxe générale. Une introduction typologique*, Paris.
- J.-P. DESCLÉS (1989), State, Events, Process and Topology, dans *General Linguistics*, 29, p. 159-200.

- J. FEUILLET (1998), Typologie de 'être' et phrases essives, dans J. Feillet (éd.), *Actance et Valence dans les Langues de l'Europe*, Berlin-New York (= *Empirical Approaches to Language Typology*. EUROTYP, 20-2), p. 663-752.
- Cl. HAGÈGE, *L'Homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, 1986 [2002].
- R. KÜHNER et B. GERTH (1898), *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, II, Hanovre — Leipzig.
- R. KÜHNER et C. STEGMANN (1912-1914), *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, II, Hanovre — Leipzig.
- A. LOPRIENO (1981), Il pensiero egizio e l'apocalittica giudaica, dans *Henoah*, III, p. 289-320.
- (1988), *Topos und Mimesis. Zum Ausländer in der ägyptischen Literatur*, Wiesbaden (= *Ägyptologische Abhandlungen*, 48).
- B. POTTIER (1995), *Sémantique générale*, Paris, PUF.
- P. SOMVILLE (1976), *Parménide d'Élée. Son temps et le nôtre*, Paris, Vrin.
- J. WINAND (2003), Réflexions sur l'anthropologie du temps : Le cas de l'Égypte ancienne. Questions et méthodes, dans V. Pirenne-Delforge et Ö. Tunca (éd.), *Représentations du temps dans les religions*, Liège, 2003, p. 17-35 (= *Bibl. de la Faculté de Philosophie et Lettres*, 286).
- (2006a), *Temps et aspect en égyptien ancien. Une approche sémantique*, Leyde-Boston (= *Probleme der Ägyptologie*, 25).
- (2006b), La prédication non verbale en égyptien ancien, dans *Faits de langues*, 27, p. 73-102.